

Compte rendu de *La Russie, un nouvel échiquier* de Jean de Gliniasty Georges Menahem

Ce nouvel *opus* de Jean de Gliniasty, ancien ambassadeur de France en Russie de 2009 à 2013, consacré à ce pays, chez Eyrolles (2022), dans la collection « Découvrir et comprendre » de l'IRIS, est un ouvrage de référence. Il combine des approches géographique, historique, socio-politique, économique et militaire, afin de dresser un état des lieux très complet de cette nation : le plus vaste État de la planète, agglomérant de nombreux peuples répartis à travers 22 républiques et 47 oblasts, dans un ensemble de 146 millions d'habitants dominé par une culture impériale, slave, autoritaire et orthodoxe.

Ce volume de 185 pages comprend une chronologie, huit cartes, treize tableaux et treize graphiques. Il fournit d'abord un panorama historique de la construction difficile de la Russie, même si on peut discuter la place réduite qu'il donne à l'héritage révolutionnaire de soutien aux peuples en lutte. On y apprend l'importance des invasions : elles ont longtemps déferlé tout au long des vastes steppes russe et sibérienne ; elles sont venues d'abord de l'Ouest, avec les conquêtes initiales des Vikings au IX^e siècle, fondant la dynastie des Rurik pendant quatre siècles, ou des Polonais puis des Lituaniens, des Suédois ou des Norvégiens ; puis, elles sont issues de l'Est, avec les Huns, les Tartares, ou les Mongols, de la destruction de Kiev en 1240 à leur défaite à Kazan en 1552. Les invasions reprirent encore au XVIII^e siècle avec Napoléon, puis au XX^e avec les guerres contre la nation soviétique naissante et, enfin, avec l'opération Barbarossa d'Hitler en 1941.

L'ouvrage souligne en quoi la violence a marqué durablement la construction de cette nation, d'abord au cours de la naissance de l'État russe avec Ivan III au XV^e siècle puis avec la fin des Boyards et lors de l'édification de l'empire sous Pierre le Grand, celle-ci connaissant son apothéose lors de la fin du régime tsariste et de la collectivisation forcée de l'économie. Le caractère dominant de la violence est largement documenté dans les trois premiers chapitres consacrés à l'histoire, à la gestion de l'empire et de ses 85 territoires plus ou moins autonomes, puis aux démêlés de la société avec l'État.

Le quatrième chapitre plus économique est complété par de nombreuses données : dix graphiques et deux cartes s'ajoutent aux trois tableaux initiaux et à la partie consacrée à l'importante place de la recherche. L'auteur y montre en quoi l'immensité des ressources de la Russie lui procure une certaine autosuffisance en matière de matières premières : par exemple, en 2020, 20 % des réserves connues de terres rares ; 19 % des réserves mondiales de gaz. Il illustre dans le cas de cet empire la malédiction des détenteurs de ressources minières : l'exploitation trop fondée sur les exportations souffre d'un manque d'investissements et entraîne un développement des inégalités, régionales aussi bien que dans la société – 1 % de la population détenait 60 % de la richesse nationale en 2020. Enfin, les faiblesses de la démographie semblent s'accroître : la fécondité des femmes russes a recommencé à baisser depuis 2018 – moins de 1,5 enfant par femme féconde en 2020 – ce qui accentue la baisse de la natalité ; même si, après le creux historique de 1,16 enfant par femme en 1999, des investissements considérables favorisant la fécondité ont permis de faire redémarrer les naissances, pendant huit ans seulement ; ce qui oblige, au total, la Russie à recourir massivement à une main-d'œuvre immigrée – plus de 10 millions d'étrangers en Russie, et autant d'illégaux.

Le cinquième chapitre traite des tendances tentaculaires des forces de répression que sont la police, l'armée et les services secrets. On peut regretter néanmoins qu'il n'aborde pas les éléments de décomposition qui règnent dans ces différents corps : la corruption, ou les pratiques de bizutage et d'alcoolisme, par exemple. D'autant plus que ces tendances se sont encore accentuées depuis les développements de la guerre contre l'Ukraine.

Le dernier chapitre est le plus long, car il cherche à prendre en compte les conséquences de l'agression de l'Ukraine le 24 février dernier. Il s'interroge sur les tentations impériales de la Russie et sur sa position dans le triangle des trois grands États qui dominent les relations géopolitiques d'aujourd'hui. Il reste d'actualité du fait de la perspective historique qu'il dresse : le bilan des successions de conflits et d'accords qui ont entouré les relations avec les 11 nations du « premier cercle », qui ont quitté l'ex-URSS sans rejoindre l'OTAN, témoigne de l'accentuation des tendances autoritaires accompagnant la rupture des accords de Minsk ; le panorama des relations pragmatiques que la Russie entretient avec la Turquie comme avec les États africains, du Moyen-Orient ou d'Amérique du Sud, montre en revanche la variété des appuis sur lesquels elle peut compter dans notre monde multipolaire, quel que soit l'isolement dans lequel la nouvelle guerre froide qu'elle entretient avec les pays occidentaux pourrait l'entraîner.

Georges Menahem est chercheur au CNRS et membre du Conseil scientifique d'Attac